



SALABERRY DE VALLEYFIELD

III

Une chose avait toujours fait totalement défaut à Salaberry de Valleyfield, la facilité des voies de communication, surtout dans la saison d'hiver. Même l'été, une double ligne de vapeurs locaux, sans compter ceux de la navigation intérieure du Sud-ouest, dont elle usait aussi, servait bien mal la population toujours grandissante, atteignant déjà tout près de cinq mille âmes. Mais c'est l'automne, l'hiver et le printemps surtout qu'il était dur pour les voyageurs d'aller prendre le train, par delà le fleuve, à six milles de distance, la station la plus rapprochée, pour Montréal ou autres lieux, dur pour le commerce de subir un service si incommodé.

En 1882, la Cie. du Canada Atlantique, construisant une voie ferrée pour le trafic du bois, d'Ottawa à Boston, résolut de toucher à Salaberry de Valleyfield. La prospérité de la jeune ville la fascinait. Elle n'eut pas tort de se laisser convaincre car Salaberry sera tantôt la meilleure station d'arrêt sur tout le système de cette compagnie.

Comme conséquence, dès 1884, les Salaberriens se trouvaient en communication directe, par chemin de fer, avec Montréal et Ottawa, Boston et New York, c'est à dire tous les points du Canada et des Etats-Unis.

Etablie en pleine savane, à un mille de l'église, environ, en 1886, la gare du C. A. R., est devenue en quelques années le centre d'un gros hameau, faubourg magnifique, banlieue pleine de promesses pour la petite ville. Les "naturels du pays" ont décoré cette agglomération *extra muros* du nom original de Batoche, en souvenir des choses de l'ouest.

L'on devine sans peine que ce fut, à cette occasion, une véritable chasse aux terrains dans ces parages-là. Salaberry a eu, par malheur, tout comme Winnipeg un peu précédemment, sa fièvre de spéculation et son petit "boom".

Cette fièvre ne fut pas circonscrite aux environs de la gare du C. A. R. On la vit se propager sur d'autres terrains, dans le quartier est, aux environs des bâtisses publiques du marché et de la police, à l'endroit même que la ville devait acheter, peu de temps après, dans la débâcle, pour en faire un parc public, tout auprès de celui où la Cie du Grand-Tronc, embranchement "Jonction de Beauharnois," allait édifier sa modeste gare, en 1888.

Depuis 1888, en effet, deux lignes de chemins de fer relient Salaberry de Valleyfield à la métropole canadienne, et le G. T. R. met Salaberry en communication avec toute la partie est de la province de Québec.

La spéculation des terrains s'étant corsée de plus en plus avec la complétion du C. A. R. et l'arrivée du G. T. R., la débâcle commença vers 1887 et c'est ainsi que prit fin l'ère de prospérité constante qui avait duré sept ans.

L'argent ayant été gaspillé, le marché surmené dans ces puériles transactions, les affaires tombèrent alors dans un état de désespérante inaction. Sous l'influence de citoyens actifs elles tendent à se ranimer, mais la réaction est bien plus lente que le choc ne l'a été. Espérons qu'elle sera aussi durable et servira de leçon de sagesse et de modération aux spéculateurs Salaberriens de l'avenir.

Toutefois de cette ère de prospérité que Salaberry verra renaître bientôt, sans doute, car tout l'annonce, deux grandes améliorations, par elle faites, comme ville, lui sont restées. Son aqueduc, établi en 1887, et la lumière électrique, installée en 1888, qui font d'elle, dans la phase d'arrêt même qu'elle traverse, une des petites villes les

plus modernes, les plus progressives du Canada tout entier.

* *

Tout à l'heure je disais les difficultés de la Fabrique de Ste-Cécile, durant le calme plat de 1875 à 80, il convient que je signale ce qu'elle parvint à opérer pendant les jours meilleurs de 1880 à 1887.

Grâce à l'esprit d'initiative et de persévérance du nouveau titulaire de la cure, M. l'abbé Alexis Pelletier—esprit d'initiative et de constance, soit dit en passant, que douze années d'un ministère ardu n'ont pu faire se démentir—l'œuvre de la Fabrique fut belle et productive. Voyons plutôt.

C'est d'abord un couvent aux proportions magnifiques qu'on voit sortir de terre, où s'installent plus de vingt religieuses de Jésus-Marie pour y proclamer aux jeunes filles de Salaberry la haute instruction intellectuelle. Plus d'une grande paroisse envie à la petite ville cette institution.

L'église en construction sera trop petite pour ses trois mille communicants. Point d'hésitation, on la démolit, et sur ces jeunes ruines surgit un temple magnifique aux proportions imposantes. C'est une basilique, ni plus ni moins, qu'a édifiée notre concitoyen, M. Cossette, sur les plans et devis de MM. Perrault et Mesnard. L'avenir dira si ce fut inutilement. En attendant, avant toutes choses, les étrangers admirent dans Salaberry de Valleyfield, son église catholique, aux tons simples, mais nobles et gris en même temps. C'est un honneur pour la population française, une bénédiction sur la congrégation catholique de Salaberry.

Aux côtés de pareille église, il fallait un joli presbytère. C'est ce qu'a comploté la Fabrique de Ste-Cécile, et celui qu'elle a fait construire est loin de déparer le temple qu'il avoisine.

Mentionnerais-je encore la construction d'un asile confié aux soins des sœurs de la Providence et l'installation, chez nous, de ces douces hospitalières ? D'rais je la paternelle sollicitude pour nos petits frères et nos jeunes amis qui a présidé à l'établissement des religieux de Ste-Croix dans notre collège, jusque là dirigé par des laïques ? Parlerais-je de l'ouverture d'un nouveau cimetière, plus spacieux et mieux situé ? Rappellerais-je les nombreuses sociétés de bienfaisance et autres fondées dans ces dernières années : St-Jean-Baptiste, St-Joseph, St-Vincent de Paul, congrégations de Marie, etc.

Inutile d'essayer, c'est par milliers que se comptent les traits de dévouement et de sage prévoyance de notre digne curé !

Simplement ais je voulu, dans l'occasion, signaler le fait que les sept années d'abondance n'ont pas profité seulement à Salaberry de Valleyfield laïque, mais encore, et d'une manière plus stable peut-être, à sa société religieuse.

* *

Salaberry de Valleyfield, insinuais-je plus haut, verra renaître bientôt les jours de rapides progrès qu'elle a connus jadis. Tout porte à le croire. Je ne fais qu'exprimer l'opinion générale. Salaberry, vous diront partout ceux qui l'ont visité, a les promesses de l'avenir.

C'est ce qu'ont dit les marchands américains qui sont venus, l'hiver dernier, de New-York jusqu'ici, demander à notre St-Laurent les bienfaits que leur refuse leur égoïste Hudson. Ils sont venus enlever à notre beau fleuve, en nous payant, bien entendu, nos droits seigneuriaux, la carapace gâchée dont il se couvre, aux jours d'hiver, comme pour offrir un miroir où se reflète la coquetterie de notre ville, sa jeune amie, dont ses vagues follichonnes ont, pendant tout l'été, amoureuxment caressé les pieds.

Et lorsqu'ils disaient cela, ils nous assuraient les bénéfices d'une industrie nouvelle.

C'est ce qu'ont dit les capitalistes, américains encore, qui cherchent à relier à notre fleuve, chez nous, la ville de Malone et les monts Adirondaks, avec leurs incouissables mines de fer. Et en disant cela, non seulement ils s'engagent à nous introduire de plain pied dans le vaste et riche état de New-York, mais encore à doter notre ville d'une puissante et lucrative industrie, celle des hauts

fourneaux, à faire de notre port un immense entrepôt du commerce du fer.

C'est ce qu'ont dit les nombreux touristes qui sont repartis enchantés après nous avoir visités et avoir vu les beautés du St-Laurent qui se trouvent à nos portes. Et en parlant ainsi, ils prédisaient à notre ville les grandeurs d'une place d'été future, très à la mode, dont ils seraient eux-mêmes les propres artisans, à défaut de nos compatriotes.

J'ai nommé les Américains, les gens pratiques entre tous, on le sait. Mais que d'autres ont pensé comme eux et nous ont fait les mêmes prédictions !

C'est le Pacifique Canadien, qui nous assure le service, à courte échéance, d'une grande ligne de transit, partant de Montréal et passant chez nous pour aller frapper, en plein cœur, l'état de New-York. Ce sont des ingénieurs qui considèrent comme chimérique, tout simplement, le projet d'enlever le canal à la rive sud, entre autres excellentes raisons, à cause de Salaberry de Valleyfield qui devra être plus tard, bien sûr, un des plus grands centres de navigation intérieure.

Ils ont compris cela les industriels qui, comme MM. Wattie et R. S. Manny s'occupent activement d'établir à Valleyfield, l'un une manufacture de tapis, l'autre une gigantesque fonderie.

Plusieurs capitalistes encore n'attendent que l'occasion favorable de confier au sort de notre petite ville les capitaux dont ils disposent, pour utiliser des pouvoirs hydrauliques que plusieurs ingénieurs compétents ont déclarés sans pareils.

Enfin, c'est ce qu'ont bien compris les autorités ecclésiastiques qui agitent actuellement, m'a-t-on dit, la sérieuse question de doter notre jeune cité du siège d'un évêché. Si nous faisons la part des raisons de convenance, à tous égards, qui militent en sa faveur, il nous est bien permis d'ambitionner pareil honneur pour elle, pareille aubaine pour son importance et son développement à venir.

Toutefois je donne cette nouvelle sous toute réserve, car c'est sous le couvert semi-officiel qu'on me l'a communiquée.

Quoi qu'il en soit, le passé de la petite ville que je viens, à grands traits, de crayonner, à travers son existence de quarante ans, nous permet d'avoir confiance en son avenir, et de croire qu'il saura réaliser, jusqu'à la dernière, les espérances du présent.

Le saint-Eure

CORRESPONDANCE

CHAOUIGNONETTE VS WILSON

Monsieur le Rédacteur,

Veillez me faire l'honneur d'insérer dans les colonnes de MONDE ILLUSTRÉ ce petit article en réponse à celui de mon aimable critique.

Chaouignonette, dont la vaste érudition est à l'abri de toute erreur, m'a fait beaucoup d'honneur en proclamant mon ignorance dans le MONDE ILLUSTRÉ, et en exprimant à ses lecteurs le profond sentiment de pitié qu'il a éprouvé à la lecture de mon écrit. La verte leçon qu'il me donne m'a rendu quelque peu sage. Qu'il soit assuré de ma vive reconnaissance. Je n'ai pas la prétention d'engager polémique avec ce docte monsieur, mais je dois à ma défense de dire que lorsque j'ai écrit "Le départ de la noblesse du Canada en 1760", j'avais pour but de donner au lecteur indulgent non une page d'histoire, mais une composition purement littéraire. C'est ce que tous ont compris, excepté Chaouignonette. Me permettra-t-il, lui qui prétend éclairer les esprits de ses éclatantes lumières, de lui conseiller de jeter un coup d'œil sur ses principes de littérature et d'y voir comment l'on peut amplifier un sujet ?

J'ai cru jusqu'ici qu'on pouvait, sans trop déroger aux bienséances littéraires, orner de circonlocutions vraisemblables des faits qu'un auteur accrédité proclame comme des vérités historiques, sinon, pourquoi ne pas censurer ceux qui redisent le plaignant de Gélimer et de Rolland, les auteurs des